



# Histoires d'Elles

*Roman*

**Willy MÉROUR**

*Extraits...*

À quinze ans, l'âge de la puberté atteint et dépassé, Marie-Anne s'épanouit pour devenir une jeune fille courtisée. Elle possédait toutes les qualités les plus nobles qu'avaient pu lui conférer ses origines sociales : elle était intelligente, vive d'esprit, jolie brune au corps sportif et solide. Son visage, encadré par des cheveux très courts qui lui donnaient un indéniable côté androgyne, attirait autant les garçons que les filles. Pas toutes, certes, mais plusieurs manifestement troublées par cette ambivalence, souhaitaient devenir sa « meilleure amie » et plus si affinités. Certainement encore ignorantes de leurs propres désirs et sans aucun doute inconscientes que la sexualité peut aussi se conjuguer au féminin. Mais pour Marie-Anne l'appellation de « meilleure amie » avait un sens bien précis. Il portait le souvenir du goût sucré de son premier baiser secret échangé avec une fille.

Malgré les années écoulées, ce premier baiser partagé furtivement avec Catherine n'était pas qu'un lointain et joli souvenir. Elle avait conservé profondément en elle le goût de cette bouche effleurée, de ce petit bout de langue qu'elle n'avait pas laissé s'animer plus avant par peur de ne savoir qu'en faire. Cette douceur ressentie sur laquelle quelques années plus tard elle pouvait mettre des mots, définir des sentiments. Un souvenir d'enfant devenu au fil du temps une envie concrète. Non, le baiser chaste de Catherine n'avait pas quitté Marie-Anne. Elle croyait parfois retrouver le petit goût de sucré-salé qui l'avait tant marquée quand leurs lèvres s'étaient rapprochées.

Vint l'époque quelque peu trouble où elle s'essaya avec garçons et filles. Petits flirts sans conséquence qui ne furent ni poussés ni concluants. Elle trouva les garçons trop empressés et les filles trop timides. Quand arriva l'heure de son seizième anniversaire et le moment d'entrer en classe préparatoire en vue d'intégrer « Sciences Po », avec presque deux ans d'avance, Marie-Anne n'avait toujours pas trouvé son chemin entre filles et garçons.

Un sujet qui la troublait au plus profond d'elle-même, car depuis plusieurs années, elle prenait des décisions rapides et assurées qu'elle n'avait jamais eu à regretter.

Contrairement aux autres filles de son âge, peut-être aussi moins tourmentées, il était impensable qu'elle explique ses interrogations à sa mère et encore moins envisageable de lui déclarer qu'elle ne savait que choisir entre masculin et féminin. Rien que d'y penser, elle imaginait sa mère parcourant les longs couloirs du château en poussant de hauts cris en demandant à Dieu, ou au Diable, qui pouvait avoir mis de telles idées dans la tête de sa fille.

Imaginer Marie-Anne, sa fille, une Mosht de la Tréandière, préférer les filles aux garçons, était tout simplement impensable. Geneviève Mosht de la Tréandière ne parviendrait même pas à afficher le

mot « lesbienne » dans sa tête, alors associer cet horrible mot avec le prénom de sa fille lui serait tout bonnement impossible. En cela, et fidèle à la moralité familiale, Geneviève Mosht de la Tréandière penserait plus au qu'en-dira-t-on qu'à l'éventuel bonheur de sa fille. Cette dernière devrait faire un « grand » mariage, avec un homme, ça va de soi, et dans les intérêts de la famille, ça va sans dire !

Donc, Marie-Anne cessa de penser qu'elle pût un jour s'ouvrir à sa mère de ses tourments d'adolescente et décida qu'elle ferait pour ça, comme pour le reste, ses propres expériences et en tirerait ses propres conclusions.

[...]

Charles-Henri, à des années-lumière des petits problèmes domestiques de sa fille, n'entendait pas se gâcher la vie avec si peu. Il vota tout de suite un crédit illimité « *mais dans la limite du raisonnable Marie-Anne, s'il vous plaît, ne soyez pas inutilement dispendieuse* », pour que celle-ci se reloge le plus rapidement possible dans un petit studio en plein Paris.

Proche de sa fac, proche de ses amies, proche de ses « meilleures amies » et très loin de la voisine âgée épieuse de jeunes filles.

Quand les moyens financiers sont à la hauteur, rien n'est impossible. La jeune femme trouva rapidement un petit nid encore plus douillet que le précédent, sous forme d'un deux pièces cuisine dans le cinquième arrondissement de Paris. Charles-Henri paya puis cautionna les charges pour le nouveau refuge de sa fille par l'intermédiaire de son notaire qu'il chargea d'en régler les frais chaque mois. Il ne fit même pas le déplacement pour vérifier. Un Mosht de la Tréandière ne se déplace pas de si loin pour visiter un deux pièces cuisine, fût-il parisien !

Ce qui lui évita de constater que la particularité du cinquième arrondissement de Paris est d'abriter la majeure partie de la communauté homosexuelle de la capitale. Avec tous les établissements spécialisés ; restaurants, bars de nuit et autres lieux de débauche que le coquin vient visiter, mais que l'église et la morale réprouvent !

Sans plus de gêne elle attaqua violemment le crédit alloué pour meubler à son goût ce qui deviendrait son royaume parisien de liberté. Marie-Anne mena cette opération avec la même détermination que toutes les choses qu'elle entreprenait. En une grosse quinzaine, l'affaire fut bouclée et elle emménagea dans cet immeuble cossu, équipé, chose pratique, d'un escalier de service.

Geneviève et Charles-Henri durent bien se résoudre à voir moins souvent leur unique enfant, devenue une jeune femme sans se rendre compte qu'ils étaient complètement passés à côté de sa vie.

Marie-Anne, de son côté, constata avec plus d'amertume que de regret, que ses parents n'avaient jamais évoqué avec elle la possibilité de leur venue à Paris ne serait-ce que pour voir comment elle s'était installée.

Toujours fidèles à leurs principes, ils se contentaient d'envoyer, avec une grande régularité, un chèque confortable à leur fille pour qu'elle subvienne à ses besoins et à ses dépenses de jeune étudiante. Néanmoins, le dernier courrier du père accompagnant le chèque, signifiait à Marie-Anne qu'elle se devrait de rentrer au château dès ses études terminées. Charles-Henri Mosht de la Tréandière envisageait de la former aux « affaires » pour qu'elle prenne la suite le moment venu. Une nouvelle fois il ne demandait pas, mais exigeait. Une nouvelle fois il n'avait manifestement pas compris que sa fille suivait des études très différentes de ce qu'il voulait pour elle. Et une nouvelle fois par manque de diplomatie et d'écoute, il braqua la jeune femme qui n'avait que faire de revenir au village perdu, souvenir d'une jeunesse passée sans intérêt.

Différant le conflit par une réponse évasive, Marie-Anne rappela à son père qu'il lui restait encore de quatre à cinq ans d'études et qu'il serait encore temps d'envisager l'avenir au cours d'une conversation en tête-à-tête lors de sa prochaine visite au château.

Cette déclaration constituait un mensonge éhonté puisque aussi bien Marie-Anne que son père connaissaient le cursus suivi qui devait mener à de hautes carrières, qu'elles soient dans l'administration, la politique et même, à n'en pas douter, dans le journalisme.

Marie-Anne ne put, pas plus cette fois que dans sa jeunesse, solliciter le soutien de sa mère. La malheureuse, tellement peu au fait de la scolarité brillante de sa fille, en était restée à dire à son mari : — Que voulez-vous Charles-Henri, la petite fera ce qu'elle pourra...

Jamais elle n'avait pu s'imaginer que la petite détenait déjà les compétences pour envisager de faire ce qu'elle voudrait, et Geneviève Mosht de la Tréandière retourna à la liste de ses invités de la prochaine réception au château.

**Retrouvez « Histoires d'Elles » sur**  
<https://libre2lire.fr/livres/histoires-delles/>

ISBN papier : 978-2-490522-97-2  
ISBN Numérique : 978-2-490522-98-9

336 pages – 22.00€

Dépôt légal : Juin 2020  
© Libre2Lire, 2020

